

Tout d'abord expliquer le titre et le projet.

Le titre : carnet de route est une expression sans problèmes ; c'est le sous-titre du *Voyage au Congo* de Gide. Le carnet de route, c'est un journal de voyage, rédigé au présent, dans le mouvement, dans l'instant, discontinu, sans autre fin que celle du voyage dont il note des moments : des émotions, des anecdotes, des réflexions, des humeurs, parfois des informations, à tout hasard. Si la vie est un voyage, le carnet de route peut durer le temps d'une vie.

« Déroutes » est plus problématique. Au sens strict, c'est la débâcle physique ou mentale, la débandade des armées ou des idées. Mais le mot est proche de « déroutement », qui désigne un changement d'itinéraire, au sens géographique du terme, généralement sous l'effet d'une contrainte extérieure, mais parfois volontaire. Le verbe « dérouter » réunit les acceptions respectives des deux substantifs : on dérouté un avion, mais aussi un interlocuteur en lui opposant (lui imposant) des arguments qui l'égarent et l'obligent à battre en retraite. Transitif, le verbe peut

être conjugué au passif : on est dérouté par un raisonnement ou une attitude qu'on ne comprend pas. Au sens physique et géographique, le verbe peut être pronominal : un navire se « dérouté » (volontairement) pour porter secours à un autre navire.

Je voudrais ici forcer un peu le vocabulaire en appliquant au substantif « dérouté » la polysémie et la plasticité du verbe « dérouter », c'est-à-dire en l'entendant à la fois dans son sens habituel, mais également au sens de « déroutement » subi ou voulu, avec toute l'ambiguïté qui en résulte. Lorsque nous disons que la vie impose des choix aux individus ou aux collectivités, nous relativisons *ipso facto* la part de liberté qui s'attache en principe à la notion de choix. En revanche, on peut imaginer que quelqu'un se dérouté de l'itinéraire prévu ou habituel par simple curiosité, voire par caprice.

Les déroutés dont il peut s'agir dans ce carnet de route, ce sont donc tous les écarts par rapport à l'ordre habituel des choses, toutes les surprises, créées par les uns, subies par les autres – sans qu'on doive exclure que ces surprises entraînent de véritables débâcles, ni d'ailleurs que, tel l'arroseur arrosé, les initiateurs du cataclysme en soient les premières victimes. Ce sont aussi (mais j'en viens par cette remarque à l'exposé du projet lui-même) les escapades, les

détours et autres déroutements qui me pousseront éventuellement (je ne veux rien exclure) à évoquer et commenter des faits ou des idées ne figurant pas très visiblement au premier plan de nos préoccupations – lesquelles, on le sait, sont étroitement tributaires du système d'information et de communication qui nous enserme.

Le projet donc : un carnet ou un journal qui n'aura, cela va de soi, rien d'intime, mais qui ne sera pas non plus un commentaire au jour le jour de l'actualité. Je souhaiterais plutôt tenir un journal de bord « au mois le mois » et donc légèrement rétrospectif. L'actualité est si exubérante de nos jours que nous nous noyons quotidiennement dans un fatras d'informations difficiles à hiérarchiser. Si, en ce début du mois de septembre 2008, je fais la somme de tout ce dont j'ai entendu parler en août, comment m'y repérer ? La puissance chinoise étalée aux Jeux olympiques ? L'extension en cours du front de la lutte contre ce qu'on appelle l'islamisme ? La réaffirmation nationaliste de la Russie ? Ou, si on en croit certains observateurs en mal d'apocalypse, la fin du monde programmée pour le 10 septembre par les savants du CERN qui, à Genève, essaient de recréer à petite échelle les conditions du big-bang ?

Si la Terre disparaît, avalée par le trou noir ainsi créé, il est bien évident que, malgré le

caractère spectaculaire du déroutement ainsi opéré, ce carnet n'aura plus d'objet. En fait, aucun journal de bord ne peut avoir la prétention de commenter l'actualité de façon même approximativement exhaustive. Ce serait d'ailleurs un contresens que de lui assigner un tel objectif : la presse, Internet, la télé sont là pour cela. Et si nous sentons bien qu'un peu de distance par rapport à l'événement médiatisé (le seul qui existe aujourd'hui) serait bien utile, ne faut-il pas laisser l'initiative de cette « prise de distance » aux éditoriaux et aux « tribunes libres » ou « libres opinions » qui « font le point » avec plus ou moins d'efficacité? Le carnet de route, lui, s'attache à des détails. C'est par là qu'il est personnel, mais par là aussi qu'il a une chance d'appréhender quelque chose de ce qui fait sens à son époque, quelque chose de contemporain. Michel Leiris, qui était un expert en la matière, a beaucoup insisté sur l'importance du détail dont l'observation permet à l'auteur d'être pleinement de son époque et d'avoir ainsi une chance de lui survivre. Le pari qu'on fera ici est un peu différent : faire le point chaque mois sur ce qui a « impressionné », au sens littéral, un observateur attentif mais sans préjugés (disons plutôt : de bonne foi, car si je n'avais pas de préjugés à mon âge, c'est que j'aurais manqué de jugement), c'est peut-être le

meilleur moyen de produire à la longue un tableau de l'époque. Un tableau, c'est-à-dire une œuvre personnelle, signée et partielle. Mais un tableau d'époque – une époque appréhendée à partir de son incidence sur une conscience et une sensibilité individuelles.

Le carnet de route est un texte « réactif », personnel, mais commandé par les circonstances. À cheval sur deux années civiles, il commence en septembre 2008 et s'achève en juin 2009, se soumettant à l'usage qui veut qu'officiellement, en France tout au moins, l'année véritable commence avec la rentrée scolaire. Aussi bien utilise-t-on indifféremment, aujourd'hui, le terme de « rentrée » à propos des calendriers politique, sportif, théâtral, cinématographique ou littéraire, même si les uns et les autres sont parfois légèrement décalés. La coupure qui, en ces différents domaines, s'étend plus ou moins de juin à septembre est certes artificielle, voire mensongère (des décisions difficiles ou impopulaires sont souvent prises pendant la « trêve estivale »), mais il n'en est que plus intéressant de donner une dimension rétrospective un peu plus accentuée au mois de septembre (une rentrée en forme de suite) et une dimension prospective un peu plus imaginative au mois de juin (une fin en forme d'attente). Le mois de septembre est à l'année ce que le lundi est à la

semaine : un espace de transition entre attente et déception. Nous sommes si prisonniers de notre grille du temps que, même pour ceux qui haïssent les dimanches ou ne supportent pas l'idée des grandes vacances, une vague tristesse hantera toujours ces débuts de semaine et ces fins d'été où déjà la crainte de ce qui pourrait bien arriver se mêle au regret qu'il ne se soit rien passé.